Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 53 (1917)

Heft: 51-52

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LIIIme ANNÉE

Nos 51-52
Série A

LAUSANNE
22 décembre 1917

L'ÉDUCATEUR

(L'Educateur et l'Ecole réunis.)

Série A : Partie générale. Série B : Chronique scolaire et Partie pratique.

SOMMAIRE : *Intérêts de la Société. — Etudes expérimentales sur l'enseignement de l'arithmétique. — Chronique genevoise : U. I. P. G. — Pierre Thévenaz. — Les classes silencieuses : Un chêne. — Table des matières.*

INTÉRÊTS DE LA SOCIÉTÉ

Séance du Bureau.

Le dimanche 2 décembre 1917, le Bureau de la Société pédagogique de la Suisse romande était réuni à Colombier, sous la présidence de M. Fritz Hoffmann.

Acte est pris de la votation intervenue au sein du Comité central concernant le renvoi du Congrès de Neuchâtel. Par 34 voix sur 34 votants, la proposition du Bureau et des présidents des sections cantonales est adoptée; il est à présumer de par le mode d'élection des membres du Comité central que ce vote unanime reflète bien l'opinion générale des membres de la Romande. Les événements dicteront donc la date de notre assemblée générale, que nous souhaitons la plus rapprochée possible.

Dans sa dernière séance, la Commission pour le choix des lectures destinées à la jeunesse avait formulé le vœu de voir M. Ed. Quartier-la-Tente, conseiller d'Etat à Neuchâtel, qui, depuis dix-huit ans déjà, était attaché à ses travaux, être admis comme membre effectif de la dite Commission.

Conformément aux statuts, le Comité central, seul compétent pour procéder à une nomination, fut consulté par circulaire; par 33 voix la proposition de la Commission de lectures a été votée.

Le Bureau prend ensuite connaissance d'un projet de règlement

de cette même commission et lui soumettra les modifications qu'il désirerait y voir apporter.

La situation matérielle de l'*Educateur* fait ensuite l'objet d'une longue délibération introduite par M. J. Cordey.

Depuis trois ans, étape par étape, nos journaux et nos revues se sont vus, presque tous, dans l'obligation d'augmenter leur prix ; cette situation difficile s'accentue encore actuellement. L'*Educateur*, grâce à des circonstances exceptionnelles qui ne pourraient être énumérées ici, a tenu bon jusqu'à ce jour ; sans augmentation du prix de l'abonnement fixé d'ailleurs par les statuts à fr. 5 notre organe a paru régulièrement et sans restriction de matières.

1918 nous fait entrevoir comme don de joyeux avènement une majoration globale de 77 ½ % du prix de revient de 1914. Nous laissons à notre ami E. Briod le soin d'exposer à nos lecteurs les dispositions nouvelles prises par le Bureau, dispositions qui pourraient certainement être rapportées si toutes les sections cantonales s'inspiraient du bel élan de la Neuchâteloise, qui, par l'organe de M. F. Hoffmann, nous annonce un nouveau contingent d'une centaine d'abonnés pour l'an prochain. W. Brandt.

Séance du Comité de Rédaction.

*L'*Educateur *en 1917.*

Immédiatement après le Bureau de la S. P. R., le Comité de Rédaction, dont tous les membres étaient présents, s'est réuni en séance commune avec l'organe administratif de notre société. Il a désigné comme secrétaire, en remplacement de M. L. Grobéty, M. Albert Roulier, qui lui a succédé comme représentant de la section vaudoise. Puis il a entendu un rapport verbal du rédacteur en chef sur la marche de notre journal en 1917. Nous résumons ci-dessous ce rapport :

M. Briod passe successivement en revue les différents groupes d'articles qui figurent dans nos « colonnes ». Plusieurs collaborations promises nous ont fait défaut, mais d'autres très précieuses sont venues combler cette lacune, et, d'une manière générale, le portefeuille de la Rédaction a été régulièrement alimenté en matière de choix. Un simple examen du volume de plus de 800 pages que constitue l'*Educateur* de cette année convaincra ceux qui ne l'auraient pas lu régulièrement du nombre et de l'importance des sujets traités, de leur actualité et de leur utilité pour quiconque veut se tenir au courant du mouvement des idées en

matière d'éducation. Sans doute, un journal qui doit, avec un format relativement restreint, répondre à des besoins aussi divers, ne saurait se flatter d'être complet ; si chaque semaine, chaque mois, chaque année apporte quelques pierres à l'édifice que, péniblement, mais en joyeuse collaboration, nous élevons pour l'avenir, nous n'aurons pas travaillé en vain.

Les *articles de fond* ont abordé des sujets très divers. Pour alimenter cette partie essentielle d'un journal d'idées, la Rédaction a dû solliciter le concours de personnes ne se rattachant pas directement à notre société, et ce concours lui a été très précieux, car, à part de très rares exceptions, la nouvelle génération d'instituteurs ne semble pas éprouver le besoin de donner à ses idées et à ses aspirations la forme qu'exige un article de ce genre et de les livrer à la publicité. Nous persistons à croire que cette abstention est regrettable et formulons l'espoir que la fin de la guerre y apportera le remède souhaité en délivrant les esprits du cauchemar qui les obsède depuis trois ans, et en rendant à la vie intellectuelle ceux qu'absorbent les préoccupations journalières ou que les mobilisations répétées distraient de leurs fonctions civiles.

La *Revue des idées* et les informations, qui ne sont en somme que le groupement en un faisceau d'articles courts, de renseignements et de suggestions tels que l'*Educateur* en a publié de tout temps, paraissent avoir obtenu de prime abord la faveur des lecteurs. Si le rédacteur en chef disposait de la place, et, hélas ! de tout le temps et de toutes les forces nécessaires, il pourrait donner à ce genre d'articles un grand développement, car les idées et les faits intéressants à signaler abondent. Mais, d'une part, il a le devoir de ne pas encombrer le journal de sa prose, car ce journal doit être fait *par tous* et *pour tous ;* et, d'autre part, un certain nombre d'articles généraux de dimensions inusitées l'ont souvent forcé, surtout en ces derniers mois, à mettre au panier des *Revues* qui, actuelles lorsqu'il les écrivait, ne l'étaient plus au moment où elles auraient pu paraître. Maintenant que le ton est donné, il espère n'être plus seul à la brèche. L'important est que les idées et les faits signalés soient intéressants, actuels, et rapportés de la façon la plus concise possible.

Des quatre *enquêtes* ouvertes au cours de cette année, une seule, la première (voir table des matières) a provoqué des réponses nombreuses. Serait-ce que les sujets ayant une portée matérielle sont seuls à exciter l'intérêt général de nos lecteurs ? Certes, nous vivons trop leur vie pour songer à leur en vouloir si tel est le cas, et pourtant, qu'on en convienne, ce serait attristant. Nous ne nous décourageons pas pour autant, et ouvrirons prochainement deux nouvelles enquêtes. Nous savons que la collaboration à ce genre d'articles exige, chez les correspondants, une bonne dose d'abnégation, mais ce sacrifice n'a-t-il pas sa récompense dans l'intérêt qu'il apporte au journal et dans celui que nous avons à mettre en commun nos idées et nos suggestions ? Ne fait-il pas bon se « sentir les coudes » de Genève à l'Ajoie par l'intermédiaire de notre organe professionnel ? Nos enquêtes peuvent devenir un moyen de premier ordre pour cela, si on veut bien ne pas les dédaigner.

La *partie narrative* que nous avons sinon inaugurée (puisque l'*Educateur* a de tout temps publié des récits à titre de variétés), mais transformée en un élément régulier, autant que faire se peut, a pris un essor réjouissant, et le seul regret

que nous ayons est de ne pas disposer de plus de place pour elle. A part deux exceptions, nous n'avons publié que de l'inédit. Nous en avons encore en portefeuille ; des collaborations distinguées nous sont assurées, et voici qu'une de nos bonnes plumes romandes nous annonce une nouvelle dont l'action se passe dans nos milieux scolaires. Il y a dans la vie du maître et dans celle de l'enfant deux éléments d'intérêt que nos écrivains raffinés et nos amateurs de l'art pour l'art ignorent de parti pris ; à ceux de nos amis qui le peuvent de combler cette lacune.

Pour remplir fidèlement nos devoirs à l'égard de nos lecteurs, nous avons dû parfois refuser des productions dont l'intérêt ou la valeur nous paraissaient insuffisants. C'est là un côté très pénible de la tâche d'un rédacteur ; on comprendra que ce n'est pas de gaîté de cœur qu'il s'y résout.

Que dirons-nous des articles ayant trait à la défense des *intérêts matériels* du corps enseignant ? Nous avons accueilli tous ceux qui ne faisaient pas double emploi avec d'autres déjà publiés, et avons estimé de notre devoir de joindre notre voix à celle de nos collaborateurs pour réclamer des pouvoirs publics plus de sollicitude envers les éducateurs de la jeunesse.

Nous devons ici préciser très nettement notre point de vue. Nous estimons que la défense des intérêts *particuliers* des membres des sections est l'affaire des correspondants que ces sections désignent pour cela ; et nous pensons qu'ils ne sauraient remplir leur mission avec trop d'énergie, de franchise, de clarté et de décision. De notre côté, nous pensons que la rédaction doit surtout vouer son attention à la défense des intérêts *généraux* de ses lecteurs. Or, dans les circonstances présentes, ces intérêts ne sont pas sensiblement différents de ceux de la moyenne des consommateurs et tout particulièrement des salariés à traitement fixe. Quand donc nous avons déclaré incidemment que nous ne pouvions, en tant qu'éducateurs et fonctionnaires, placer nos discussions sur un terrain politique, c'est évidemment de politique de parti qu'il s'agissait. La politique économique, elle, ne saurait nous trouver indifférents. De là notre adhésion au mouvement qui groupera les « traitements fixes » et s'opposera aux prétentions des agrariens (et l'on sait que l'on peut être agriculteur sans être agrarien) à s'engraisser aux dépens de la partie de la nation dont la production ne peut s'évaluer en quintaux ou en tonnes, en poids vif ou en poids mort.

Le malheur est que, dans notre organe, nos collaborateurs et nous prêchons à des convaincus. Toutefois nous avons eu maintes preuves que nos idées ne laissent pas le grand public indifférent ; tels de nos articles ont été reproduits par de nombreux journaux locaux ou spéciaux.

La *chronique scolaire*, qui est surtout l'affaire des correspondants des sections et qui est ouverte aux correspondances particulières pour autant que la place le permet, n'a pas chômé, et nous avons dû maintes fois nous résoudre à des coupures pour ne pas diminuer l'espace indispensable à la partie pratique. Nos correspondants occasionnels ne se rendent pas suffisamment compte de la situation difficile dans laquelle ils nous placent en diluant trop leurs idées. Mettre en 7 pages ce qui en exigerait 10 est un problème que la Rédaction ne peut résoudre, alors qu'un peu de concision de la part des auteurs arrangerait tout. Tel article nécrologique pourrait être réduit de moitié sans que la mémoire du disparu en

souffrît ; tel compte rendu d'assemblée pourrait passer sous silence maints détails sans que les orateurs non mentionnés en prennent ombrage.

D'autre part, une chronique doit être actuelle ; nous prions donc instamment nos dévoués correspondants de ne jamais différer l'envoi de celles qu'ils nous destinent.

Si nous nous permettons ces remarques, c'est que les rédacteurs de l'*Educateur* ne travaillent pas dans les mêmes conditions que ceux des journaux quotidiens. Ils n'ont pas l'imprimerie dans leur maison. Ce n'est qu'après l'accomplissement de leur devoir officiel qu'ils peuvent consacrer à notre journal et à l'énorme correspondance qu'il exige ce qui leur reste de temps et de forces.

* * *

La *partie pratique* a réussi à condenser, dans les quelque 200 pages qui lui ont été réservées, le maximum possible de matière. Ce n'est pas de leçons toutes faites, ni de sujets déjà développés dans tant d'excellents manuels dont ils disposent, que nos collègues ont besoin, mais bien de compléments utiles dans le domaine des sciences naturelles, du dessin, des connaissances pratiques, de la comptabilité courante et du civisme. Les nouveaux cours de langue, la valeur aujourd'hui reconnue de la dictée préparée tirée le plus souvent du livre de lecture, ont diminué considérablement le rôle du journal pédagogique comme aide du maître dans l'enseignement de la langue maternelle. Toutefois l'*Educateur* continuera de publier des textes d'actualité et des sommaires de compositions qui paraissent particulièrement désirés.

* * *

Pour faire suite à un désir exprimé par le nouveau rédacteur lors de son entrée en fonctions, l'*Educateur* a publié en *supplément* deux des Bulletins de la section vaudoise et le rapport annuel du président de l'Union des instituteurs primaires genevois. Des renseignements qui, sans cela, n'auraient atteint que les seuls membres d'une section, sont ainsi parvenus à près de 3000 lecteurs. Mais certains ont vu dans le fait qu'ils recevaient leur bulletin de section par l'intermédiaire de l'*Educateur*, une diminution de leur autonomie. Notre gérance s'est vu retourner jusqu'à 100 exemplaires des numéros contenant ces suppléments. Ce sont là des manifestations dont la raison nous échappe (si raison raisonnable il y a), et nous avons décidé de renoncer à ce surcroît de besogne que nous nous étions imposé dans l'intérêt général.

* * *

En terminant ce rapport, le rédacteur en chef de l'*Educateur* exprime à son premier et plus précieux collaborateur, M. Julien Magnin, rédacteur de la partie pratique, ainsi qu'à M. J. Cordey, gérant, toute sa reconnaissance pour l'aide éclairée qu'ils lui ont prêtée dans cette année qui était pour lui une année de début et d'initiation à des fonctions nouvelles. Il étend cette reconnaissance à tous ses collaborateurs réguliers et occasionnels, et puise dans leur appui constant, dans leur indulgence et dans leur amitié le courage nécessaire pour poursuivre une tâche que, il y a une année, il n'avait acceptée qu'à titre provisoire.

Chacune des parties de cet exposé fait l'objet d'une discussion approfondie, à laquelle prennent part notamment MM. Rosier,

Gobat, Gédet et Hoffmann. Au cours de cette discussion, il est pris acte des vœux des sections qui ont répondu à la demande du Bureau. Considérant que les rapports reçus approuvent, dans leur ensemble, l'activité de la Rédaction, et que quelques-uns des vœux émis exigeraient un développement de notre format impossible dans les circonstances actuelles, le Comité autorise la Rédaction à poursuivre son activité dans la même voie, tout en prenant bonne note des désirs exprimés pour le moment où il sera possible d'en tenir compte. Il fait sienne la conclusion votée par la section vaudoise, qui a invité notre organe à refuser l'insertion de polémiques personnelles blessantes entre membres de notre association.

M. Cordey donne ensuite connaissance des conditions nouvelles posées par l'imprimerie à notre administration, ensuite du renchérissement énorme du prix du papier et de la main-d'œuvre. On a lu ci-dessus en quoi consistent ces conditions. Or, avec la plus stricte économie, nous parvenons à boucler nos comptes sans déficit les années où le Comité central tient sa séance statutaire, et les autres années nous laissent un solde actif de quelques centaines de francs au plus. Comme les exigences nouvelles coûteraient, avec le mode actuel de publication, plus de 4000 francs de dépenses nouvelles, nous avons trois éventualités possibles à envisager :

1° La suspension de toute publication avant le retour de circonstances normales ; ou bien

2° L'augmentation du prix de l'abonnement ; ou encore

3° La suppression d'un certain nombre de numéros.

La première solution serait déplorable dans un moment où, plus que jamais, nous devons cultiver notre influence et mettre nos forces en commun. La seconde nous est interdite par nos statuts qui, adoptés quinze jours avant la guerre, fixent (ô ironie du sort !) le prix de l'abonnement. La troisième seule est à envisager. Une quatrième solution consisterait à solliciter l'aide des autorités, ainsi que vient de le faire la *Terre vaudoise*, organe des agriculteurs vaudois, qui a fait porter de 10 000 francs à 13 000 francs la subvention annuelle qu'elle retire de la caisse de l'Etat. Nous croyons que nos autorités seraient suffisamment éclairées

pour ne pas nous refuser une aide momentanée, et suffisamment libérales pour ne pas limiter, en le faisant, notre liberté d'action et d'expression. Mais un journal pédagogique subventionné ne jouirait plus, *de la part de ses lecteurs,* de la même confiance. C'est pourquoi nous préférons rester francs de collier et semblables à la femme de César, qui ne pouvait pas être soupçonnée.

D'accord avec le Bureau, le Comité de Rédaction décide donc de prolonger la période d'été pendant laquelle l'*Educateur* ne paraît que tous les quinze jours. Si toutefois le nombre de nos abonnés venait à augmenter dans une notable proportion, la mesure adoptée serait réduite d'autant ; et si cette augmentation était suffisante, la suppression de cette mesure s'imposerait d'elle-même. Si, enfin, *tous* les membres de nos sections accomplissaient ce devoir d'élémentaire solidarité que constitue l'abonnement à leur organe corporatif, ce n'est pas de mesures restrictives qu'il s'agirait alors, mais bien d'un développement réjouissant de notre revue, de la création de suppléments littéraires intéressants et de la publication d'une partie pratique complète, apportant aux maîtres de tous les degrés de précieuses sources d'information.

Que ces considérations dictent à chacun sa ligne de conduite !

ERNEST BRIOD.

ETUDES EXPÉRIMENTALES SUR L'ENSEIGNEMENT DE L'ARITHMÉTIQUE

(Voir N° 49.)

III. Etudes statistiques. — *a*) EFFICACITÉ.— Depuis une dizaine d'années seulement, on s'est avisé qu'un bon enseignement ne devait pas manquer de produire des résultats mesurables.

C. W. STONE [1] fit faire à 6000 élèves des tests consistant en problèmes sur les 4 opérations et d'autres destinés à juger spécialement du raisonnement. Ces expériences établissent, non seulement que la corrélation entre le calcul des 4 opérations et le raisonnement est faible, mais encore que l'addition n'a qu'une faible corrélation avec les autres opérations ; on peut être un fort bon additionneur sans réussir aussi bien les autres opérations, et vice versa. C'est la division qui, des 4 opérations, donne la plus forte corrélation avec le raisonnement. Un des points étudiés, par Stone, c'est de voir *si le temps consacré au calcul influe sur les résultats* ; ce temps a varié dans les classes américaines, examinées par Stone, du 7 au 23 %. Il a trouvé que le temps ne joue qu'un rôle presque négli-

[1] Arithmetical Abilities (New York, Teachers College Record 1908).

geable ; la plus grande habileté se manifeste plutôt en raison inverse du temps employé ; il y a, dans beaucoup de classes, un déplorable gaspillage de temps. En taxant à 100 % l'efficacité de l'enseignement dans les meilleures classes, on arrive à 76 % dans les moyennes et à 45 % dans les plus basses.

S. A. Courtis [1], par des expériences minutieuses et étendues à un grand nombre de sujets, établit des *tests servant de base de comparaison pour mesurer la capacité des élèves de la 3e année à la 13e année d'enseignement ;* ces tests portent sur les 4 opérations, les problèmes, le raisonnement, l'habileté à être exact dans un travail de copie. Les résultats sont des plus intéressants.

Des degrés élémentaires aux hautes écoles, ces résultats montrent que *classes et individus ne progressent pas harmonieusement, dans les différentes habiletés, mais présentent des différences étonnantes dans la quantité et la qualité du progrès.* En faisant toutes les concessions aux différences dans la capacité innée, ces variations présentent un problème dont la solution intéresse au premier chef les maîtres d'école. Pour que les maîtres puissent faire un travail intelligent et efficace, ils doivent savoir : *a*) comment leurs classes et leurs membres sont cotés, par les normes d'habileté établies ; *b*) ce qu'il faut faire pour remédier aux déficits. La seconde de ces questions demande *un travail expérimental continu,* avec drill et exercices différant en espèce, en durée et en temps d'application, avec tests uniformes avant et après, en sorte qu'après un certain temps, *des observations exactes puissent montrer quels sont les procédés dans lesquels on peut avoir confiance.*

b) Idéation. — Est-ce que les enfants peuvent être classés en visuels, auditifs, etc., et ces types peuvent-ils être déterminés par l'observation ou l'expérience ? Et si oui, quelle est la relation de ces types avec l'apprentissage et avec la reproduction des nombres ? Il n'existe que peu d'études sur cette question. Lay [2] fit les recherches les plus intéressantes et les plus suggestives. Voici le résumé de ses conclusions : 1) *Il n'y a pas de types idéaux,* visuels, moteurs, auditifs purs, mais nous pouvons appeler visuels, moteurs, etc., les sujets chez lesquels ces genres de présentations donnent les meilleurs résultats ; 2) les *types mixtes* comprennent toute une série de variétés ; 3) parce qu'un enfant appartient à l'un de ces types pour le langage, il ne s'ensuit pas qu'il doive nécessairement lui appartenir pour l'arithmétique.

M. W. Meyerhardt [3] fait observer que les visuels voient, en imagination, une table comme elle leur a été montrée en réalité ; pour la lire, il ne leur faut guère plus de temps que pour la première lecture. L'auditif doit « réentendre » dans le temps et non plus dans l'espace, et cela prend plus de temps. Il conclut que le type de mémoire peut être déterminé par la vitesse du rappel.

J. Springer [4] fit des expériences pour déterminer l'effet de la longueur des séries de chiffres à répéter sur les types d'idéation. La mémoire immédiate du

[1] Measurement of Efficiency and Growth in Arithmetic (The Elementary Standard Scores in Arithmetic [Elem. School Teacher XII] School Teacher, Chicago X, XI. 1909-1911). Manual of Instructions (Détroit 1910).

[2] Anschauungs- und Gedächtnistypen (Wiesbaden 1903).

[3] Economical Learning (Ped. Sem. XIII. 1906).

[4] Mental Reproductive Types in Arithmetic (Thesis, N. Y. U. 1911).

nombre croît avec les degrés et avec l'âge des enfants. Ce sont les représentations visuo-motrices qui donnent les meilleurs résultats. La présentation auditive (sauf dans le degré inférieur) donne de très pauvres résultats ; le parler à haute voix constitue pour beaucoup d'élèves — pour les meilleurs surtout — un obstacle plus qu'une aide. Une investigation sérieuse des élèves retardés montrera sans doute qu'il y a dans nos écoles *beaucoup d'enfants qui n'ont pu suivre avec leur degré parce que leur type d'imagerie n'était pas compris*, reconnu et pris en considération par le maître dans sa présentation du sujet.

c) Transfert. — D'après ce qui précède, il n'y a pas de garantie qu'un haut degré de talent dans une branche implique un haut degré dans une autre. Au point de vue objectif, on peut se poser la question : *Est-ce que les effets de la pratique, dans un sujet particulier, se transmettent à d'autres?* Et, au point de vue subjectif : Est-ce que le fonctionnement répété de l'esprit, comme perception, mémoire, pensée, imagination, sur un contenu donné, entraîne l'amélioration d'une fonction même dissemblable?

M. H. Winch [1] fit des expériences dans le but de savoir *si les progrès dans l'exactitude du calcul avaient leur répercussion sur le raisonnement*. Dans chaque classe, on formait, au moyen de tests de raisonnement, deux groupes égaux ; le premier était entraîné tous les jours, pendant plusieurs semaines, à des exercices de calcul ; le second, non ; pour tout le reste, ils étaient traités de même, en tous points. Les tests faits à la fin de la période d'entraînement d'un des groupes, par tous les sujets, montrent une différence très faible au point de vue du raisonnement, et pas toujours en faveur du groupe le plus exercé pour le calcul. Donc, pour le moment, jusqu'à des expériences plus concluantes, *l'habileté numérique doit être recherchée pour sa valeur dans la vie pratique plutôt que pour sa répercussion dans le domaine du raisonnement*. Winch conclut — et on ne peut qu'approuver — que la valeur de ces investigations lui apparaît principalement dans la suggestion de la méthode par laquelle d'importantes questions pédagogiques pourraient être résolues dans des conditions scolaires.

W. H. Heck [2] fit l'une des rares enquêtes sur ce sujet : *Est-ce que le raisonnement mathématique a sa répercussion sur le raisonnement dans les affaires de tous les jours?* La tradition dit que oui. Heck soumit 34 groupes de jeunes gens des écoles supérieures à des tests portant les uns sur des problèmes mathématiques et géométriques, les autres sur des questions de raisonnement pratique.

Ses résultats sont pour nous surprendre : le 63 % des meilleurs élèves pour le raisonnement mathématique occupent les derniers rangs pour le raisonnement pratique, et parmi les élèves inférieurs, au point de vue mathématique, 47 % sont à la tête pour le raisonnement pratique. D'autres enquêtes aboutissent à des résultats moins négatifs.

d) Hygiène. — Le fait que *plusieurs sujets scolaires, considérés psychologiquement, ont des effets sur la santé des enfants*, a été découvert récemment. L'étude des arrêts de développement, de l'arithmomanie, etc., a montré que

[1] Accuracy in School Children. Does Improvment in Numerical Accuracy transfer? (Journ. Educ. Psychol. II. 1911.)

[2] Mental Discipline and Educational Values (New York. 1911).

plusieurs de nos pratiques scolaires les plus chères cachent des dangers pour la santé physique et morale des enfants. W. H. Burnham [1] (Clark University), par ses articles peut être considéré comme un pionnier dans ce domaine. D'après lui, *on a certainement commis bien des offenses contre le bien-être des enfants au nom de l'arithmétique;* l'excès de zèle avec lequel cette étude a été pratiquée, grâce à une surestimation de sa valeur éducationnelle et pratique, a été la cause d'excès dont on n'a pas calculé les effets à longue portée, sur la vie mentale. Triplett [2] signale certains exemples d'automatisme mental dus à l'école : manie de compter, ou d'écrire des chiffres, ou persistance obsédante de certains moyens intuitifs, etc., qui sont, non seulement sans valeur pour l'infortuné sujet, mais, de plus, une source constante de confusion et d'opposition dans son développement mental. Autres points encore. Puisque certaines recherches ont prouvé que les résultats obtenus en calcul ne sont pas en rapport avec le temps qu'on accorde à cette branche, le temps économisé par l'emploi de meilleurs procédés de travail pourrait être consacré à des exercices bons pour la santé. En outre les sujets faibles en calcul ne sont pas toujours des sujets stupides : certains aspects des choses ne leur disent rien; ils ne devraient pas être harassés sur ce point spécial, mais on devrait les laisser passer avec un minimum d'exigence.

IV. Etudes didactiques.— a) Perception du nombre.— *Figures numériques de Lay.* — Les études psychologiques et génétiques qui précèdent montrent qu'il n'y a pas *une* manière de saisir les nombres, mais que cet acte est affaire de développement graduel et peut être facilité ou empêché par des conditions extérieures ou intérieures. *De quelle manière l'appréhension du nombre peut-elle être le mieux développée?* C'est de Pestalozzi que date le commencement de la solution par une erreur de méthode, c'est vrai. Il avait l'intuition que le nombre, comme perception, est coordonné avec la forme et le mot, qu'aucune perception n'est complète jusqu'à ce que les relations numériques des objets d'intuition soient connues. Pestalozzi employait à cet effet des traits qui sont les précurseurs des figures numériques actuelles. (Des expériences récentes ont démontré l'infériorité des traits sur les formes circulaires, comme moyen d'intuition dans l'enseignement élémentaire du calcul.) Budd Howell consacre la majeure partie de ce chapitre sur la perception des nombres à l'analyse des expériences de Lay sur ses figures numériques ; nous n'y revenons pas, puisque ce sujet a été exposé dans l'*Educateur* tout au long (1901, 1914 et 1916). L'auteur conclut que ces figures constituent le meilleur matériel de perception pour l'appréhension spatiale du nombre : « A chaque pas de nos expériences, éclate la supériorité des images de Lay. »

— Il est probable qu'avec un bon matériel de perception, employé systématiquement, une grande économie de temps et d'effort serait réalisée dans l'enseignement et l'apprentissage des nombres cardinaux et des opérations fondamentales. C'est pourquoi un usage systématique, plus étendu, des figures de Lay, semble indiqué. (En Amérique, un seul manuel les a englobées, au moment où

[1] Arithmetic and School Hygiene (Ped. Sem. XVIII, 1911.)
[2] (Ped. Sem. June 1905).

paraît l'ouvrage de Budd Howell.) — Nous sommes heureux de voir les auteurs américains partager notre conviction qu'il y aurait tout à gagner à employer cet excellent moyen d'enseignement dans les classes de débutants.

b) Habileté dans les opérations fondamentales. (*Tests de Courtis.*) — L'auteur a personnellement expérimenté les Tests de Courtis [1]. Il serait bien intéressant de les essayer dans nos classes pour voir comment nos enfants se comportent par comparaison avec les élèves américains. Courtis, nous l'avons vu, a établi par de très nombreuses expériences la capacité arithmétique à laquelle chaque classe doit atteindre.

Ces tests comprennent huit séries : on les trouvera exposés tout au long dans le second de ses ouvrages, cité plus haut, en note *P. : Standard Scores in Arithmetic.* En voici un résumé de quoi s'en faire une idée.

No I. Test de vitesse. *Addition.* On donne aux sujets une feuille contenant 24 additions du type suivant :

$$\begin{array}{r} 89782 \\ +\ 19605 \\ \hline \end{array}$$

Il faut en compter autant que possible, pendant une minute.

No II. Test de vitesse. *Soustraction.*

Type de soustraction :

$$\begin{array}{ccccc} 6 & 11 & 15 & 10 & 12 \\ 0 & 7 & 8 & 9 & 4 \\ \hline \end{array}$$

No III. Test de vitesse. *Multiplication.*

$$\begin{array}{r} 34905 \\ \times\ 27826 \\ \hline \end{array}$$

No IV. Test de vitesse. *Division.* 1 : 8 30 : 5 72 : 8 1 : 0 36 : 9, etc.

No V. Test de vitesse. *Copie de chiffres.*

$$\begin{array}{r} 24967 \\ 26974 \\ \hline \end{array} \qquad \begin{array}{r} 42976 \\ 46927 \\ \hline \end{array}$$

etc. (24 groupes.)

Le temps accordé à chacun de ces 5 premiers tests est de 1 minute.

No VI. *Raisonnement.* — Une feuille contient 16 problèmes, demandant chacun une seule opération. Le sujet doit écrire, sous chaque exemple, le nom de l'opération à exécuter pour trouver la solution. Temps : 1 minute.

VII. *Opérations fondamentales.* — Il s'agit cette fois d'opérations d'un degré plus avancé; la feuille contient 19 exemples; le temps accordé est de 12 minutes.

VIII. *Raisonnement.* — La feuille contient 8 problèmes, la solution de chacun d'eux nécessitant plusieurs opérations. Temps accordé : 6 minutes.

Voici les normes établies par les tests de Courtis, de la 3e à la 8e année d'enseignement; ces résultats doivent être atteints à la fin de l'année. Ils représentent simplement une tendance centrale, dont les individus s'écartent souvent largement. Les normes de chaque groupe révèlent le caractère de développement de chaque habileté, à travers les différentes classes :

[1] Ouvrages cités.

Résultats des Tests de Courtis durant 6 ans d'enseignement.

Age moyen	Degré	Test 1	Test 2	Test 3	Test 4	Test 5	Test 6		Test 7		Test 8	
							Vitesse	Justesse	Vitesse	Justesse	Vitesse	Justesse
9 ans	3	26	19	16	16	58	2.7	2.1	5	2.7	2	1.1
10 »	4	34	25	23	23	72	3.7	3	7	3.3	2.6	1.7
11 »	5	42	31	30	30	86	4	4	9	4.9	3.1	2.2
12 »	6	50	38	37	37	99	5	5	11	6.6	3.7	2.8
13 »	7	58	44	44	44	110	6	6	13	8.3	4.2	3.4
14 »	8	63	49	49	49	117	7	7	14.4	10	4.8	4

Encore une fois ces tests établissent une corrélation indifférente entre la connaissance des tables et l'habileté à résoudre des questions demandant l'application de ces tables.

L'auteur examine une question intéressante : *En quelle mesure les résultats de ces tests concordent-ils avec les notes des maîtres ?* Dans la majorité des cas (60 %), il y a concordance. En cas de conflit, l'auteur est d'accord pour donner la préférence aux notes des maîtres, résultant d'une observation prolongée ; mais il faut reconnaître que les tests décèlent parfois chez les élèves, et à leur actif, des qualités jusque-là insoupçonnées du maître.

Ces *tests barèmes*, de Courtis, se prêtent à des *applications nombreuses ;* d'abord la mesure de l'habileté d'une classe et de sa variabilité; puis, si on les répète, la mesure de l'habileté individuelle; puis l'analyse du genre de fautes, au point de vue du diagnostic et du traitement; enfin, ils permettent de mesurer la croissance des différentes habiletés et de déterminer la valeur des différentes méthodes. La manière d'enseigner est une des nombreuses questions de la pratique scolaire qu'on ne peut espérer arriver à résoudre que par le temps et l'expérimentation. — Si les écoles d'une ville étaient divisées en districts et que des méthodes d'entraînement (drill) soient appliqués à chacun, si des tests exacts étaient pris au début de l'année, les résultats comparés détermineraient, en une seule année, avec une exactitude scientifique, l'efficacité relative des méthodes diverses.

Souhaitons que, dans ce travail qui nous intéresse tous hautement et qui demande de nombreux collaborateurs, beaucoup de nos maîtres se mettent aussi à poursuivre les études commencées en Amérique ! A. Descoeudres.

INFORMATION

Association des instituteurs directeurs de sociétés chorales. — L'assemblée convoquée à Lausanne pour le 16 décembre comprenait des délégués de la plupart des districts. Sous la présidence de M. Moudon, et après une discussion nourrie et très intéressante, elle a décidé en principe la fondation de l'association projetée. Mais le comité de la S. P. V. ayant été chargé, par l'assemblée générale du 15 septembre, d'une étude en rapport avec cette question, il est décidé de surseoir à une organisation plus complète jusqu'à ce qu'il ait terminé l'enquête qui servira de base à cette étude. Un comité provisoire composé de MM. Moudon, Cosandey et Lang a toutefois été désigné.

CHRONIQUE GENEVOISE[1]

Union des Instituteurs primaires genevois. — *L'industrie suisse, son passé et son développement actuel*, tel était le sujet de la conférence qui réunissait, jeudi 6 décembre, les deux sections de l'Union des Instituteurs primaires genevois. M. Gielly présente et remercie le distingué conférencier, M. P. Rudhardt, directeur de l'Office de l'industrie genevoise. Après avoir jeté un regard sur le passé, M. Rudhardt montre, avec intéressantes projections à l'appui, que l'industrie actuelle n'a rien perdu des qualités et de la réputation de l'ancienne fabrique genevoise : les grandes installations mécaniques à l'étranger pour lesquelles on a fait appel à des maisons suisses et les nouvelles iudustries de guerre prouvent nos possibilités. Notre manque de confiance, le snobisme aussi, nous ont fait chercher ailleurs ce que nous aurions souvent trouvé à de meilleures conditions chez nos industriels nationaux.

M. Rudhardt remercie l'Union des Instituteurs d'avoir adhéré à la « Semaine suisse ». Il est heureux de savoir que nous travaillons aussi, dans notre sphère, à la prospérité industrielle de notre pays. Que les chaleureux applaudissements de son auditoire le persuadent de tous nos efforts dans ce sens !

E. Laravoire.

† **Pierre Thévenaz.** — Pierre Thévenaz, que la maladie prit à sa classe il y a deux mois à peine, naquit à Satigny en 1853.

Il fut, après son instruction primaire et secondaire, durant trois ans à Diessenhofen, puis suivit des cours du professeur Yersin ; son diplôme en mains, il enseigna trois ans les orphelins de la rue de Lausanne, sous la direction Ochsenbein. Nommé régent à Vandœuvres, il abandonna ce poste, en 1888, pour l'Ecole du Chemin Vert, aux Eaux-Vives, dont il fut le principal durant dix-neuf ans. Une grave affection vient de nous l'enlever le 27 novembre dernier.

Educateur très aimé des enfants, collègue et principal serviable et de bon conseil, citoyen dont le dévouement était connu des sociétés philanthropiques de sa commune, Pierre Thévenaz laisse un grand vide.

Doyen des instituteurs genevois, c'en était un des jeunes par l'esprit et le cœur. Ceux qui l'abordèrent conservent le souvenir de son accueil paternel. Sa jovialité et sa bonhomie étaient à toute épreuve : c'était surtout un courageux.

E. L.

LES CLASSES SILENCIEUSES[2]

Un chêne.

Un arbre fut cette fois-là notre maître à tous, à mes élèves et à moi le professeur. Un chêne. Un chêne demeuré seul au milieu des champs pendant que la forêt de Jouarre reculait devant les labours, il y a quelque cent ans.

Je l'avais rencontré dans l'une des plus douloureuses circonstances de mon

[1] Pour ne pas renvoyer cette chronique à 1918, nous la donnons dans ce numéro de série A.

[2] Inédit. Droits de reproduction réservés.

aventure. A l'un de ces moments où l'on voit qu'on s'est trompé dans l'un des actes les plus importants de sa vie. On ne peut plus revenir en arrière. On s'est engagé à fond. On est étranglé dans ce dilemme : quitter ou mourir.

J'allais.

Mes reliques les plus précieuses dans mes deux bras. Les premiers de ces cahiers, dont j'ai maintenant plus de sept cents, où j'avais commencé d'étudier le monde autour de moi et moi-même, sévèrement, sans indulgence pour moi ni pour personne. Mon jugement de Salomon. Et la lampe de fer de ma grand'mère Rose Restitude de Lagny.

J'allais.

Je m'étais dit : « Je prendrai le train à Jouarre. » Et après je ne savais plus rien. Je ne voyais plus rien.

Et j'avais rencontré ce chêne. Entre la route de Coulommiers à Jouarre et la forêt de Jouarre, au milieu des champs, au carrefour de quatre chemins verts...

Tout fut aussitôt oublié. Tout ce qui n'était pas lui. Tout mon espace et tout mon temps furent occupés, d'un coup, par lui. Je restai quelques minutes immobile, mes trésors sous mes deux bras. Puis je les posai à terre, et je le regardai de nouveau, lui et l'espace où il régnait. La route était à quelques cents mètres de là, indiquée par son double rang de peupliers réguliers. La forêt de Jouarre s'étendait de l'autre côté. Un jour j'en avais rapporté une gerbe de framboisiers sauvages. Non loin de là était aussi la forêt de Maison-Neuve. Un jour, couché sur le ventre parmi les bouquets de noisetiers, j'avais vu une belette courir dans le fossé. Elle courait sous les feuilles mortes. Sa tête se montrait soudain. Elle regardait de tous les côtés, ardente. Puis elle s'enfonçait sous les feuilles. Puis elle reparaissait... Il y avait là aussi de grosses fermes, de hautes meules... Mais l'arbre ne laissait pas longtemps errer mes yeux autour de lui. Toutes ces belles choses, à ce moment de sa vie, et de la mienne, n'étaient que son décor, son entourage, son cortège, n'existaient que pour lui. Il m'avait arrêté. Il me gardait. Soudain il avait traversé ma fuite ! De toute sa force, il pesait sur moi maintenant. Il m'enracinait près de lui. J'étais devenu comme lui une chose vivante plantée dans la terre et n'en pouvant plus bouger. Et loin de me révolter contre un si impérieux et invincible commandement, j'en savourais la puissance.

Et maintenant encore, aujourd'hui — vingt fois la joyeuse Terre a dansé une ronde complète autour de son Soleil — à ce moment de ma vie où, ramené au chêne de Nolongue par une autre nécessité, je cherche des mots et des agencements de mots pour essayer de dire ce qui se passa entre lui et moi à notre première rencontre, je sens le même émoi m'envahir, je sens mes pieds s'enraciner, mon cœur espace ses battements, toutes mes aspirations au loin et au large se changent en le seul désir de m'enfoncer en terre avec lui, de monter dans le ciel avec lui, de vivre avec lui, tout près de lui. J'emplis mes yeux de sa forme admirable, je guette le vent qui va le faire chanter, je lui appartiens, je lui obéis, je me laisse prendre et posséder, je savoure son empire et mon obéissance à son empire...

Ce n'est que bien plus tard que je me souvins de ma faculté de me mouvoir

et d'émettre de moi-même des sons, bien plus tard que j'eus envie de chanter et de danser autour de lui.

Si longue qu'eût été mon admiration et si haut qu'elle fût montée, elle devait, comme toute chose au monde, baisser, tomber, finir. Pour renaître sans doute ! Pour monter de nouveau et cueillir sa joie dans un air plus pur. Mais d'abord mourir. Céder à une autre onde vivante. Je me souvins que je devais gagner Jouarre avant la nuit. Ma misère me ressaisit, et le chagrin s'y ajouta de m'en aller aussi de cet arbre en la compagnie de qui je venais de connaître un tel bonheur.

L'admiration est un acte d'amour. Le premier.

Alors commença cette autre chose merveilleuse, qui est le désir. Prendre à mon tour ! Le prendre, lui, comme il m'avait pris. Il n'avait pas de fruits. Je ne pouvais le manger. Il était d'une autre espèce vivante. Je ne pouvais entrer dans le cœur de son cœur, connaître le plus intime secret de sa joie, avoir ma part de sa joie ! Mais par ce même chemin par où il était entré en vainqueur en moi, par ces mêmes yeux qu'il avait emplis et réjouis de son audacieuse ascension dans l'air, de l'énergique départ et recourbement de ses branches, de l'arrondi de son dôme feuillu parmi les espaces colorés du ciel... à mon tour je pouvais le prendre, l'inscrire en moi, le faire entrer dans le mouvement de mon sang, dans le rythme de ma vie, le faire travailler à mes belles entreprises sur moi et sur les autres vivants. Le frapper et le dominer à mon tour ! Je pouvais plus encore. L'emporter avec moi. Non dans sa substance et son volume, mais emporter une image de lui, sa découpure dans l'étendue, la forme de sa possession d'une partie de l'espace. Plus encore ! Faire courir mon admiration le long de son corps et de ses membres, l'enrichir de mon plaisir, l'asservir à l'explosion d'une telle splendeur humaine, en faire quelque chose de si beau comme ce qu'en fait le feu, que d'autres hommes s'éprendraient de mon image de lui plus que de lui-même. Ma main guidée par mes yeux accomplirait ce prodige.

Un dessin ? Oui. Un dessin. Une image.

Comme l'arbre s'était dressé, s'était risqué hardiment dans l'air, s'arquant, s'épaississant et se durcissant, je partis de terre avec lui, je m'incurvai, je me durcis. Devenu capable de me diviser et de m'étendre vers l'horizon, je me divisai, je me multipliai, je m'élançai au large pendant que d'autres parties de moi continuaient mon premier droit élan en haut. Je me divisai encore, jusque la nombreuse épanouie des petits rameaux et des ramilles. Je m'arrondis, je m'amincis, je m'ouvris en la feuille légère à même l'air, en une feuille si belle !... que l'homme l'a choisie pour en parer son front dans le triomphe le plus éclatant de sa victoire ; et de sa gloire ; en une feuille si forte et vivace, que seule elle tient contre les vents, le froid et la neige. Elle traverse l'hiver, ne tombe qu'à l'apparition de la feuille nouvelle au nouveau printemps.

Alors la toute jeune jacinthe et le tout jeune muguet, à leur sortie de terre, se glissent par ses trous, l'élèvent avec eux dans leur montée, tout près de leurs fleurs... Tout mon être vagabonda dans l'arbre avec mes yeux et ma main. La joie de l'arbre vivant et ma joie à moi, vivant ma vie et entrant dans sa vie à lui, devinrent une seule et même joie, à la fois épanouie et concentrée, manifestée et secrète, mesurée et immense...

Je me couchai dans l'herbe sous le chêne, et je rêvai. Je le vis à travers les temps des temps.

Il avait été roi. Il avait été dieu. Il avait créé une religion. Une race était devenue par lui peuple et nation. Des hommes avaient trouvé en lui leur pensée la plus haute, l'orientation de leur vie, la forme de leur gouvernement, leur rire et leur révolte. Son nom s'appliqua à tout ce qui était fort. Il prit un des noms de la force. Il s'appela le « Rouvre ». Il fit à sa ressemblance des hommes si beaux que, dit l'historien Polybe, leur beauté épouvantait l'ennemi et le faisait hésiter à l'orée des batailles. « Nus et distingués entre tous par la jeunesse et la beauté, ceux du premier rang inspiraient la terreur par leur figure et leurs gestes. » Il mit dans leur sang un tel amour de l'indépendance, que les empereurs romains respirèrent seulement lorsqu'ils eurent exterminé tous leurs prêtres. Un des moins cruels, l'empereur Claude, les pourchassa jusqu'en Irlande.

Les druides sont morts. La religion du chêne a disparu. Les Gaulois sont devenus des Romains et des Francs. Mais le chêne est resté. Et partout où il a pu grandir et s'arrondir à sa fantaisie, il est un objet d'admiration, un lieu de pélerinage. Maintenant encore on lui donne des noms de dieux, de héros, d'empereurs et de rois. Le Jupiter, le Briarée, le Chêne-Capitaine, le Pharamond, le Charlemagne. Hélas ! l'argent l'attaque déjà. Un marchand a pu acheter tout un quart de la forêt du Morvan. Il a abattu tous les arbres qui dépassaient 70 centimètres de tour.

Devenir beau comme un chêne ! Trouver des chants, inventer des poèmes si beaux, qu'un chêne, grâce à ma louange, puisse vivre une longue vie, toute sa vie !...

* * *

Mon voyage ne fut pas long. Je revins dans la petite ville quelques jours après l'avoir quittée. J'entrai de nouveau dans ma classe avec mes élèves. Ils s'assirent sur leurs bancs. Mais moi je ne montai pas tout de suite dans ma chaire. Sans dire un mot, je me dirigeai vers le tableau noir. Je dessinai le chêne de Nolongue, longuement, silencieusement. Sans regarder mes élèves. Tout le temps que dura mon dessin, je ne les regardai pas une seule fois. Je sentais leurs regards sur moi et sur ce que je faisais. Ils ne disaient rien eux non plus. Jamais ils n'avaient été si tranquilles...

Ainsi quand les hommes rouges et la grue noire déchargent le beau sable jaune sur la grève de la Seine, les Parisiens, penchés sur la barre du pont, regardent, immobiles, ne perdent pas un mouvement ! — Je m'appliquai. Mes yeux, ma main armée de la craie, allaient sur le tableau. J'avais été pris. J'avais pris à mon tour. Maintenant je racontais. Je refaisais l'image de mémoire. Mon admiration, ma joie, l'émerveillement de la première rencontre, une reconnaissance enthousiaste allaient sur le tableau noir, accompagnaient ma main et mes yeux, couraient le long du tronc et des branches, s'arrondissaient avec amour autour des meules... — ainsi le regard et les bras de ma grand'mère Restitude s'arrondissaient autrefois autour du pain levé et gonflé qui allait être lancé dans le four ! — atteignaient la route et la forêt, revenaient sur l'arbre pour de nouveau s'y enfoncer et s'y perdre en un inépuisable délice...

Un rire aussi ! Un rire bondissait en moi, derrière ma face complice de mon faux silence, appliquée à demeurer sérieuse.

Et l'arbre se mettait à rire, lui aussi, complice aussi ! tout en gardant l'air grave d'un souverain contentement dans l'accomplissement de la chose la plus sérieuse du monde.

Un rire sonnait en moi, perceptible à moi seul, dans le silence de tout le reste. Je m'étais donc imaginé que je quittais une ville, une maison, une famille, un établissement, parce que certains breuvages étaient devenus tellement amers !... Ce n'était pas vrai ! Mais tout avait eu lieu pour amener ma rencontre avec un arbre, et pour faire de cette rencontre un bonheur, une fête, un émerveillement.

Des amis m'avaient arrêté, à qui j'avais demandé l'hospitalité. Ils avaient eu peur pour moi. Ils m'avaient donné des conseils. Ils s'étaient généreusement employés et dépensés pour me faire revenir à ce qu'ils appelaient une détermination raisonnable. Ils avaient aplani les difficultés du retour. Et ils croyaient naïvement qu'ils avaient réussi ! Moi-même, me laissant ramener, j'avais cru au pouvoir de leur amitié ! Ce n'était pas vrai. Ou du moins ce n'était pas ça le plus vrai, le plus haut dans la vérité. Ils obéissaient sans le savoir à un arbre qui voulait un plus long commerce avec moi.

Comme tout cela était réjouissant ! passionnant ! Voilà ! J'étais entré dans le jeu de l'arbre. Je jouais et je riais avec lui. Un pacte, une alliance, un échange de gages et de promesses, une amitié avait eu lieu entre lui et moi, dont ni lui ni moi ne savions pas bien les tenants et les aboutissants, les tours et les alentours. Qu'importe ! La chose merveilleuse avait commencé. Elle s'était levée. Elle se faisait. Elle se continuait.

Et soudain je venais de m'en apercevoir. J'avais surpris un rire de l'arbre dans l'image nouvelle où irrésistiblement il m'avait engagé ! Et je riais à mon tour ! Je riais avec lui ! Je comprenais ! Mais... imitant sa sagesse... je cachais mon rire, moi aussi. Mes élèves — ah ! les gentils enfants ! — croyaient que je dessinais un arbre, rien de plus. Ils ne pouvaient deviner avec quelle volupté j'enclouais un vagabondage sous l'affectueuse et silencieuse pression sur mes épaules d'un arbre fidèle au sol où, petit gland, il était tombé un jour. Mais comme ils m'estimaient, comme ils avaient confiance en moi, comme ils aimaient ma manière et s'intéressaient à tout ce que je faisais, ils s'intéressèrent aussi à mon dessin. Ils suivaient, attentifs, laissant silencieusement entrer en eux ce qui se faisait devant eux.

Et puis, que sais-je de ce qui se passait réellement en eux ? Que savons-nous des enfants ? Que savons-nous de ce qui se passe en nous-mêmes, oui, même à nos heures les plus lucides ? La vie est un immense jeu de cache-cache.

Mais là, dans ma petite classe de septième, comme à sa place vivante au milieu des magnifiques céréales, comme au temps des Celtes et de l'empereur Claude, comme aux temps plus lointains où chaque Gaulois était aussi beau que son pays, aussi beau, aussi harmonieux que la Gaule arrondie autour de ses monts d'Auvergne, dévalant avec ses torrents, ses ruisseaux et ses rivières, jouant avec ses collines et ses vallées, ses îles et ses presqu'îles, d'un Océan à l'autre, de l'Intérieur à l'Atlantique, gagnant sur une mer, reculant gracieusement

devant l'autre, en golfes et en promontoires, partout harmonieuse — c'était lui, le chêne, qui était le maître, le vrai maître, dieu et roi tout ensemble. Luiqui commandait et instruisait. Lui qui forçait à être beaux et forts nos corps et nos âmes. Lui qui triomphait de la poussière et de l'émiettement, des ravalements et des nivellements, de la paresse et de la mort. Lui qui tenait tête aux organisations menteuses et assassines. Lui qui riait le rire le plus profond et le plus large, un rire bu à même le Soleil, à même la Terre, à même la Joie, à même la Vie !

* * *

Mon dessin était terminé. Je regagnai ma chaire. Je m'assis à ma place. Je regardai mon dessin. Je regardai mes enfants. Leurs yeux brillaient de plaisir !

— Voilà, leur dis-je. Je vous ai rapporté un ami. J'avais un voyage à faire. J'ai rencontré un ami en route. Je n'ai pas pu vous l'apporter lui-même, mais voici sa figure. Vous pouvez le dessiner. Et alors vous apprendrez à le connaître. Il m'a fait beaucoup de bien déjà. Peut-être qu'il vous aimera aussi. Peut-être qu'il vous donnera quelque chose.

Ils me demandèrent où il était.

— Vous connaissez Montanglaust ?

— Oui.

— Vous savez où se coupent la vieille route et la nouvelle, celle qu'on appelle a route de Montanglaust et celle qu'on appelle la route de la Ferté-sous-Jouarre ?

— Oui, oui !

— Bon. Eh bien, vous connaissez aussi la briqueterie ?

— Oui.

— Bon. Entre Montanglaust et la briqueterie, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, la route.

— Quelle route ?

— La route qui va à Jouarre.

— C'est ça. Vous connaissez aussi Aulnoy ?

— Oui, c'est le village qui est à droite.

— Bon. Laissons-le et continuons notre route. La route va toujours tout droit. A peu près à la même distance que de Coulommiers à Aulnoy, à partir d'Aulnoy, on voit du côté de la forêt qui est aussi à droite, à mi-chemin de la forêt et de la route, deux grosses fermes. C'est Nolongue et les Grands-Courrois. Un chemin caillouté passe entre les deux. Le chêne est là, un peu à l'écart du chemin, pas loin des Grands-Courrois.

Nous causâmes encore un peu, de ce que chacun savait du pays, de Montanglaust, de la briqueterie — et aussi du plaisir que donne un dessin — et de certains hommes qui sont beaux comme des chênes. Il y avait, daus le collège, de grands élèves, forts, adroits, rieurs... Royer, Chatriot, Massoul... les jeunes Gaulois devaient être comme ça !...

La cloche sonna. Les deux heures avaient filé comme une flèche.

Quinze jours après, un de mes élèves — c'étaient des enfants de onze à douze ans — m'apportait un dessin du chêne de Nolongue. Il était parti seul, un dimanche matin, avec un de ces grands cartons à dessin qu'on avait en ce temps-là. (Je m'étais bien gardé de leur dire d'y aller !) Il avait fait à pied seize kilo-

mètres. Il avait voulu voir l'arbre même. Il l'avait trouvé. Il l'avait dessiné. Il était content.

Moi aussi, j'étais content !

Ma rencontre avec le chêne de Nolongue, cette classe silencieuse, ce que fit cet enfant, sont trois bonheurs de ma vie. Trois réussites !

— Oui. Bien. C'est entendu. Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je vous le dirai une autre fois. Du diable si je le sais moi-même ! Si, je le sais. Je vais vous le dire tout de suite.

Cela veut dire que les enfants sont des êtres délicieux. Oui, même quand ils font tapage. Quand ils font un bruit infernal (je vous raconterai un de ces bruits). Et qu'il est réjouissant de les forcer au silence sans qu'ils s'en doutent, de leur faire aimer et pratiquer le silence, de leur tendre des pièges, de les faire tomber dans des pièges de silence.

Cela veut dire qu'un bel arbre est une bien belle chose, et que les sacrifices humains n'étaient peut-être pas si... Oh ! qu'allais-je dire ! Qu'alliez-vous me faire dire, détestables gens qui voulez des explications à tout ! mais je dirai tout de même que la civilisation a donné à ces sacrifices une singulière ampleur.

Cela veut dire que l'empereur Claude savait de quoi il retournait et agissait en conséquence.

Cela veut dire que si vous voulez marcher avec vos enfants à la conquête du monde avec chance d'y arriver, il faut être divers comme le jour et la nuit, gais et magnifiques comme le soleil, la lune, les étoiles et les blés mûrs, malins comme le serpent, simples comme la colombe, enthousiastes comme le feu, bavards comme le torrent, silencieux comme un arbre, droits comme un sapin, tortus comme un pommier, insaisissables comme Protée... ô vous, mes frères ! parents et grands-parents ! instituteurs et professeurs ! régents et maîtres de tout âge et de toutes couleurs !

Cela veut dire qu'il y a de si beaux jeux de mémoire pour exercer et fortifier la mémoire, autour et au travers des beaux poèmes, des jeux à jouer ensemble, maîtres et élèves ! et que la récitation, telle qu'elle est encore pratiquée dans nos lycées et nos collèges est une chose odieuse, monstrueuse et abominable — oui, vraiment, une chose tout à fait charmante !

Cela veut dire qu'un dessin doit être un vrai dessin, c'est-à-dire une chose commandée par un plaisir et un désir : plaisir de voir, désir de prendre, bonheur de donner. Comme une maison doit être une vraie maison. Un village un vrai village. Un peuple, un vrai peuple. Une vie, une vraie vie.

Cela veut dire que l'école doit être partie de la vie, parcelle vivante de vie vivante, s'instruire à la vie, à tout acte de vie — et alors l'école fait merveille, l'école et la vie font merveille ensemble ! ou l'école sombre dans les routines, les récitations et les répétitions, les copies de copies, les singeries de singeries, et n'est plus que caricature, prison, massacre des innocents, laideur et néant.

— Oh ! oh ! cela veut beaucoup dire. Cela ne veut-il pas trop dire ?

— Oui. Si vous voulez. Oui, cela veut tout dire ou ne rien dire. Comme il vous plaira.

SYLVAIN PITT,

à Châtillon-sous-Bagneux, le jeudi 26 juillet 1917,

en l'honneur de Sainte-Anne du Mont-Renaud, de Noyon, où quand j'étais

jeune j'ai dansé avec Fernande Hard, de Cannectancourt. Le jour où j'ai cueilli les dernières cerises à l'arbre de mon jardin, jetant les pourries aux poules qui se précipitaient dessus. La chèvre Sylla et sa chevrette Maïa mangeaient l'élégante feuille de l'acacia. Les enfants jouaient dans la cour. La plaie de ma jambe me cuisait, se hâtant vers la guérison. Un aéroplane ronflait dans l'air. Et moi, le vieux Sylvain, je me sentais comme un arbre qui entend ses fruits mûrir dans le feuillage.

TABLE DES MATIÈRES

Cinquante-troisième année de l'« Educateur ».

Intérêts de la Société et du journal.

Brandt, W. Intérêts de la Société 442, 505, 577, 785
Briod, E. L'unité dans la diversité 1
— Activité des sections de la S.P.R. 2
— Aux correspondants de l'*Educateur* 17
— L'*Educateur* en 1917 786
Cordey, J. La philosophie d'un lancement 281
— Etrennes de l'*Educateur* 753

Education, enseignement, vie scolaire.

Adès-Theix. Le sens de la liberté 754
B. J. Une école nouvelle à Genève 37
Briod, E. Opinions suisses 144
— Société suisse d'hygiène scolaire 371
— Un sujet d'actualité 521
Briod, U. La répétition 42
— Phonétique et orthographe 152
— Une consultation 229
— De l'enseignement religieux 257
— A propos d'une critique du cours de langue française 497, 506
— A propos d'une brochure bien originale 658
Briod, E. et U. A l'Institut J.-J. Rousseau 185, 223
Butts, Marie. L'école laïque française 217
— Instituteurs et institutrices laïques français 283
— H. G. Wells et l'éducation 593,256
Borel, A. Syntaxe du participe passé construit avec avoir 339
Chapuis, Paul. Les instituteurs français au front 101
— De la légende dans l'histoire 553
Chevallaz, G. Civisme et morale 150
— L'école et l'apprentissage 291
Chessex, Alb. Que l'éparpillement de l'esprit n'est point un mal sans remède 393, 425
— Ecole et pacifisme 495
— La gymnastique sans engins 663
Claparède, Ed. L'école et la démocratie 721
— Le rôle de l'éducateur dans le choix d'une profession 157
Duchosal, H. Comment et pourquoi donner des leçons de lecture expliquée ? 97, 145
Duvillard, E. La classe d'entraînement 600
Descoeudres, A. Etudes expérimentales 758, 791
Ferrière, Ad. Discipline scolaire et discipline militaire 70
Fontègne, J. Le travail manuel à la base d'une éducation harmonieuse 562
Grandjean, A. Le naturel dans le style 40
— Autre temps 224
— Education physique 632
Grec, C. L'enseignement du chant 228
Gagnebin, S. Le système Montessori 249